

CONCLUSION : LE TRIOMPHE DU ROMAN

Colas DUFLO, Professeur de littérature française, Université Paris Nanterre

Partie 1 – Une floraison d'œuvres romanesques

Le dix-huitième siècle poursuivant un mouvement commencé dans la deuxième moitié du dix-septième est donc vraiment le moment où le roman s'invente et devient un genre majeur. Nous avons cité et commenté quelques grands livres dans cette semaine de MOOC mais il faudrait pouvoir restituer toute une foule d'auteurs majeurs et mineurs qui développent des œuvres qui encore aujourd'hui méritent d'être lues, et pour peu qu'on fasse l'effort de s'accoutumer à la distance dans le temps, se lisent encore avec beaucoup de plaisir.

Presque au hasard, on pourrait citer *La Mouche* de Mouhy, auteur d'une œuvre romanesque prolifique et dans tous les genres, *Le Paysan pervers* de Restif de La Bretonne ou encore *Faublas* de Louvet de Couvray ou les *Lettres neuchâtelaises* d'Isabelle de Charrière.

Partie 2 – Hybridité et mélange des registres

Tous ces auteurs inventent une littérature qui mêle divertissement et profondeur, évasion et analyse de la vie intérieure, fiction et vérité, narration et réflexion. Car depuis le début du siècle et plus encore après les grandes réussites que sont les *Lettres persanes* ou *La Vie de Marianne*, le roman du dix-huitième siècle se caractérise par l'hybridité et le mélange des registres. Dans l'histoire littéraire, c'est un moment décisif et le roman du dix-neuvième héritera de cette ambition d'une description du réel et de la nature d'une philosophie des passions et d'une analyse des rapports humains dans et par le récit d'aventure qui arrive à des personnages de fiction.

Partie 3 – Le roman et les débats des Lumières

Il faut souligner que le roman n'est pas dans une bulle littéraire isolée du monde. Il reçoit et reconfigure les débats qui traversent la société et plus encore, il y participe. C'est *Marianne*, obligeant le lecteur à réfléchir sur ce qui fait la vraie noblesse, la naissance ou le mérite. C'est *Cleveland*, intéressé comme beaucoup des lecteurs de Prévost par les débats sur le matérialisme athée. C'est la polémique des newtoniens et des cartésiens à l'Académie des sciences, moquée dans *Les Bijoux indiscrets* de Diderot, la querelle sur la musique française évoquée dans une lettre de *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, c'est la philosophie optimiste, l'intolérance religieuse, les méfaits de l'esclavage ou de la guerre, passés en revue dans le *Candide* de Voltaire. Bref, tous les débats intellectuels du temps sont là, dans le roman, parfois explicitement et parfois à demi-mot, ou sous une forme allégorique, y compris certains débats, notamment touchant la politique ou la religion, qui ne pourraient avoir lieu de manière directe, hors de la littérature de fiction.

Dans une monarchie absolue et toute catholique, la littérature de fiction a des capacités de liberté dans la parole indirecte que des écrits sérieux ne pourraient pas toujours se permettre. Ce n'est pas un hasard si Marivaux ou Prévost, parmi les plus grands romanciers du temps, ont aussi rédigé des

journaux. *Le Spectateur français* pour Marivaux, *Le Pour et Contre* pour Prévost, c'est-à-dire des périodiques qui se faisaient l'écho des débats du moment, des anecdotes et des sujets dont on parle. Le roman aura les mêmes lecteurs que cette presse périodique, intéressés par les mêmes sujets. Plus que d'autres formes de littérature plus figées ou plus normées, ce genre sans noblesse sans place dans la hiérarchie et sans code est traversé par cette circulation des idées.

Et on notera que nombre de collaborateurs majeurs ou mineurs de l'*Encyclopédie* ont aussi écrit des romans. Outre bien sûr Diderot, Rousseau, Voltaire ou Montesquieu, il faudrait ajouter des auteurs plus oubliés comme Marmontel ou Toussaint. Et on peut penser que le constat de cette capacité du roman à dire la vie réelle n'est pas pour rien dans la tentative de certains auteurs du dix-huitième siècle comme Diderot, Sedaine ou Beaumarchais de réformer le théâtre avec ce qu'on a appelé « le drame bourgeois ».

Partie 4 – Roman et sécularisation des normes morales

Il y aurait d'ailleurs une erreur de perspective à s'imaginer que les romans ne font qu'enregistrer et se faire l'écho de débats et de thèses qui se seraient pensés ailleurs. Ils y participent pleinement et avec les moyens même du roman. Les historiens des idées ont décrit le dix-huitième siècle comme un moment de sécularisation des normes morales, c'est-à-dire que la morale n'est plus pensée seulement en fonction de normes religieuses mais bien de normes sociales. On pourrait montrer que le roman a largement contribué à cette sécularisation des débats moraux.

En racontant des histoires qui les mettent en scène et en les confiant à des personnages qui les vivent et en disputent, les romanciers obligent le lecteur à des expériences par procuration et à des réflexions qui les accompagnent. Le roman libertin, par exemple, n'est pas seulement une littérature de divertissement érotique. Il décrit des scènes qui entrent directement en conflit avec les normes morales religieuses et les accompagnent bien souvent de dissertations qui visent à fonder la morale non pas sur les commandements divins mais bien sur les exigences de la nature humaine. Il diffuse ainsi largement dans des textes imprimés, qui circulent de façon clandestine mais assez largement, toute une philosophie hétérodoxe qui se communiquait auparavant de façon beaucoup plus confidentielle et sous une forme manuscrite. Mais il contribue aussi à la formuler de façon efficace et à la mettre en scène dans les aventures des personnages.

Disons par exemple que *Thérèse philosophe* a sans doute beaucoup plus fait pour la diffusion de la pensée hétérodoxe dans la société du dix-huitième siècle que l'œuvre complète de Diderot et le roman dans son ensemble contribue au débat des Lumières sur un autre plan que l'*Encyclopédie* mais à n'en pas douter, tout aussi efficacement.